

**Atelier d'écriture des élèves
du collège Maurice Ravel**

Avec Ingrid Thobois

AUTOBIOGRAPHIES

Atelier d'écriture

Flora 4^e

Chloé 6^e

Faustine 6^e

Ézéquier 3^e

Marie 6^e

Jeanne 5^e

Judith 5^e

Ingrid Thobois

Jean-Éric Barou

Natacha Simard

AUTOBIOGRAPHIES

Le collège Ravel, situé quelque part entre la maison de Marguerite Duras, celle de Colette et de la secrétaire de Proust, semble un terrain tout indiqué pour les ateliers d'écriture...

Pour la deuxième année consécutive, j'ai eu la joie de guider un groupe de collégiens venu spontanément se frotter ... l'écriture.

Cinq séances, ils (Flora, Chloé, Faustine, Ezequiel, Marie, Jeanne, Judith) ont éprouvé le vertige de la liberté: écrire.

Cinq séances durant, ils ont créé des textes aussi intimes que fictionnels qui ont fini par former des «en plusieurs tableaux».

Cinq séances durant, bien loin de toute théorie d'écriture, ils se sont posés en termes on ne peut plus pratiques les véritables questions que soulève l'écriture: comment se situer soi-même en plein cœur de son texte (car écrire n'est pas raconter une histoire du bout des doigts mais la vivre totalement) ? Comment laisser aller son imagination, tout en la canalisant ? Comment la stimuler ? Ils ont aussi apprivoisé la question fondamentale du retravail d'un texte et ont été les lecteurs attentifs de chacun. Alors, écrivains ou éditeurs en herbe peut-être ? Puissent en tous cas ces enfants continuer demain ... écrire !

INGRID THOBOIS — JUIN 2011

Sept nouvelles ont été écrites pour ce recueil au cours d'un atelier organisé dans le cadre de l'Accompagnement éducatif financé par le Conseil général des Yvelines, afin notamment de renforcer les pratiques culturelles artistiques. Ces nouvelles sont le fruit d'un travail avec l'écrivain Ingrid Thobois qui venait pour la deuxième fois et qui poursuit son œuvre avec *Sollicciano* paru en 2011, ainsi qu'avec *Brunhilde d'en face* et *Recto verso*, deux romans jeunesse parus en 2012. Les élèves ont vécu avec l'auteur une expérience d'écriture en groupe qui est toujours une aventure et dont ils se souviendront certainement plus tard. Ce recueil en est le témoignage.

JEAN-ÉRIC BAROU

FLORA

AUTOBIOGRAPHIE EN CINQ TABLEAUX

Les devoirs

Je rentrais, un soir, chez moi. Mais je savais qu'une seule chose m'attendait : mes devoirs. Même si j'avais du plaisir à rentrer après cette longue journée, j'avais peur. Peur de faire mes devoirs. Alors, ce soir là, je choisis de poser mon sac et de ne pas faire mes devoirs, même si je tremblais à cette idée. Et c'est ce que je fis. À la place j'ai joué avec mon chien, je suis allée sur l'ordinateur, j'ai lu...

Mais au fond de moi, l'idée qu'il était 21 heures et que je n'avais toujours pas fait mes devoirs m'angoissait. Une fois au lit, essayant de m'endormir, je pensais à ce qui ce passerait le lendemain, comment allaient réagir mes professeurs... À la fin je n'en pus plus, je me suis levée et je suis allée faire mes devoirs.

Le livre

Aujourd'hui, mercredi matin, je n'ai qu'une seule envie: que ce soit l'après-midi. Pour pouvoir rentrer chez moi et lire, lire, lire, lire. Mais il me faut encore attendre deux heures. Deux heures ? C'est long. Je n'en peux plus. Ce cours de mathématiques est insupportable! Je ne pense qu'à mon personnage favori dans mon nouveau livre, à ce qui va se passer, qui va survivre, et je pense aussi surtout à comment supporter cette heure de mathématiques. Enfin la sonnerie retentit.

Le chocolat

Ce midi, ma mère n'est pas à la maison. Je vais enfin pouvoir manger du chocolat. Je n'en ai goûté qu'une seule fois. J'ai adoré. Mais ma maman ne veut pas que j'en mange. Elle me l'a interdit. Elle le cache et dès que je suis endormie. Et elle en mange. Je le sais, car je l'ai déjà vue un soir. Je n'en peux plus. Donc, ce midi, j'en mangerai. Peut être même une tablette entière.

Onze heures : maman n'est toujours pas partie.

Midi : non plus...

Midi trente : enfin, elle vient de quitter la maison.

Je rentre dans la cuisine et je cherche la tablette de chocolat. Je la cherche et la cherche encore... Enfin, je la trouve cachée au fond d'un placard. Je m'angoisse. Je mange un carré, puis deux, puis trois.

Je termine la tablette. J'ai mal au ventre. Je cours aux toilettes et vomis. Je n'en peux plus,

je n'ai jamais ressenti une sensation aussi douloureuse me déchirer le ventre.

C'est décidé, je ne mangerai plus jamais de chocolat.

Le journal d'une amie

Cette histoire s'est passée il y a un an.

Un matin, notre professeur de français est absente. Comme toujours, je vais au CDI. J'aime lire. Pour être seule, je m'installe dans une autre pièce. Quelque chose me surprend. Sur une petite table blanche se trouve un journal rose. C'est sûr, il appartient à une fille ! Je m'approche, le prends, et l'ouvre. Wahou... il n'y a que des mots, des dessins, des photos... C'est impressionnant. Je passe toute l'heure à le lire et essayer de deviner à qui il appartient. La sonnerie retentit. Je cours le ranger discrètement dans mon sac. Rentrée chez moi, je monte directement dans ma chambre. Dès que j'ouvre le journal, je suis dans un monde différent, un monde magique.

Aujourd'hui, un an plus tard, je ne sais toujours pas à qui appartient ce journal. Je ne veux pas savoir. Je considère cette personne comme une amie. Une amie imaginaire.

La photo

Cela fait un an, oui, cela fait bien un an que l'on m'a apporté cette photo. Cette photo est si étrange.

C'était un beau jour d'été, quelqu'un a sonné à la porte. Je suis allée ouvrir, c'était le facteur. Il m'a tendu une photo avec mon adresse au dos. Une fois le facteur parti, j'ai regardé cette photo. Elle était si étrange que je ne savais même pas ce qu'elle représentait. Cela ressemblait à un mur, avec un grand trou au travers duquel on pouvait voir le ciel. Un mur sale, déchiré. Ou peut-être bien un navire avec une fenêtre sale.

Je ne sais toujours pas ce que la photo représente. Depuis un an, chaque soir, j'essaie d'imaginer ce que cette photo peut être. Qui me l'a envoyée ? Pourquoi ? Je n'en ai aucune idée.

CHLOÉ

AUTOBIOGRAPHIE EN CINQ TABLEAUX

La nature

La nature me fait du bien. Quand je me promène, j'oublie tout. Tous mes problèmes, ma vie. J'admire, j'observe, j'écoute les oiseaux chanter...

Mes cauchemars

Je me souviens de mes cauchemars. Les déteste. Les cauchemars me réveillent en sursaut. Le soir, je croise les doigts en espérant de ne pas en faire un. C'est horrible, j'ai les mains moites jusqu'à ce que je m'endorme.

La rivière

La rivière m'a fait du mal. Quand j'étais petite, je me suis presque noyée, mais heureusement mon père était à côté de moi et m'a sauvée. Comme l'herbe était glissante j'ai trébuché et je suis tombée dans la rivière. J'ai bu la tasse et j'ai vu les méchants poissons qui étaient en train d'arriver. Il a fallu m'emmener à l'hôpital car j'étais tombée dans les pommes. Comme je m'étais un peu écorché la main avec un caillou, le médecin m'a fait un bandage. Et quand je me suis réveillée on m'a laissé sortir. En quelques jours j'étais rétablie. Depuis ce jour je déteste la rivière. En plus l'eau est verte et on ne peut même pas se voir dedans.

Le froid

Le froid, je ne l'ai jamais connu. Une amie qui était au sport d'hiver n'avait pas pris d'affaires chaudes, mais quand elle est arrivée, elle qui comme moi ne connaissait pas le froid, a eu des frissons. Pendant son séjour il a fallu lui acheter des habits chauds. Une fois revenue chez elle, elle a couru pour tout me raconter.

Quand j'appris, il n'y a pas longtemps, que j'allais au sport d'hiver, j'étais contente mais je me posais plein de questions. Le fameux jour venu, en arrivant j'eus des frissons. Et il fallu aller m'acheter des affaires chaudes. Après le ski, une fois rentrée chez moi, j'étais contente.

La photo de ma tante

Cette photo, j'y tiens. C'est la seule photo qu'il me reste de ma tante. Elle était devant des montagnes, puis elle a trébuché du haut d'une falaise. Je m'en suis voulue, j'étais derrière elle à

ce moment-là et je suis restée sans bouger. Cinq minutes plus tard, je suis partie en courant chercher de l'aide. Mais quand je suis revenue avec les secours, il était trop tard, elle était décédée. Depuis, cette photo je l'ai toujours avec moi, elle ne me quitte plus. Et parfois je me demande ce qui se serait passé si ma tante avait été encore là.

FAUSTINE

AUTOBIOGRAPHIE EN CINQ TABLEAUX

Les friandises

Je reste derrière la vitrine du magasin de friandises et j'ai envie d'un ou deux bonbons. Ma mère m'entraîne dans la rue, elle ne veut pas m'en acheter. Un autre magasin de friandises. Là aussi je lui demande, mais toujours non, elle m'entraîne encore. Je reviens le lendemain, mais toute seule cette fois avec un peu d'argent. J'ouvre la porte du magasin, je rentre et j'admire tous les bonbons autour de moi. Il y a trop de choix. Je reviendrai le lendemain. Mais le lendemain, le magasin est fermé définitivement et je suis déçue, même très déçue.

Le bonnet de bain

Je descends de la voiture et rentre dans le hall d'entrée de la piscine. J'enlève mes chaussures et je pénètre dans le vestiaire. Je mets mon maillot de bain et j'essaie d'enfiler mon bonnet en caoutchouc. Mais impossible, c'est toujours la galère pour le mettre avec mes cheveux! Dire que les bonnets de bain sont obligatoires! Et voilà une journée de plus de gâchée.

Île de France

L'Île de France que tout le monde connaît. C'est elle qui m'a fait souffrir dans un accident de voiture. C'était un jour de vacances, il y avait beaucoup de monde, une voiture a pris un sens interdit et nous nous sommes retrouvées face à face. J'étais à côté de ma mère.

La voiture qui était derrière nous s'est arrêtée et a appelé les pompiers. Ils sont arrivés peu de temps après. Moi j'ai fait un malaise et j'avais la jambe cassée. Ma mère avait les deux bras et les deux jambes fracturés. Maintenant je découvre l'Île de France, et surtout Paris où ça s'est passé.

L'histoire

J'adore les histoires, surtout le soir quand je n'arrive pas à dormir. Ce soir-là je n'y arrive pas, j'appelle ma mère pour qu'elle m'en raconte une: «était une fois une fée qui s'appelait Clochette, elle était vêtue d'une robe verte. Le printemps arriva et tout le petit peuple du monde des fées était à son poste pour l'accueillir. Il adore le printemps.» Ma mère s'arrête de lire et me regarde: je dors. Alors elle ferme le livre et le range. Elle sort de ma chambre.

Le trou

Un jour, dans ma maison de vacances à la campagne, dans le salon il y avait une fenêtre, une fenêtre normale. J'étais dans ma chambre et ma grand-mère était dans le salon. Je lisais un livre, je tournais une page quand une photo, une photo bizarre que je ne connaissais pas, apparut. Que voulait dire cette photo? Et qui l'avait mise dans mon livre? Plein de questions se posaient à moi. Soudain, un gros bruit retentit, un gros «PAN », un bruit de pistolet suivi d'un fracas de vitre qui se brise.

Je dévale l'escalier à toute vitesse et je cours jusqu'au salon. Je vois ma grand-mère s'écrouler sur le canapé. Dans la vitre de la fenêtre il y a un trou. Mais que s'est-il passé? Quelqu'un en voudrait-il à ma grand-mère? Alors je me souviens de la photo et je cours la chercher : c'est exactement le même trou que dans la vitre du salon. Le meurtrier m'aurait mis cette photo sous les yeux avant le meurtre? Il faut que je comprenne !

Sept ans se sont écoulés et toujours pas de réponse. Ce secret restera toujours dans ma mémoire.

ÉZÉQUIEL

AUTOBIOGRAPHIE EN DEUX TABLEAUX

Le livre

Quand j'ai vu mon ami, il m'a demandé de lire un livre. Mais en le lisant je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un livre de propagande nazie. Je fus alors saisi de terreur car je ne savais pas comment réagir pour lui rendre le livre. Le jour tant redouté arriva. Mon ami m'invita dans son jardin et je sortis le livre de mon sac pour le lui donner. Il me demanda si j'avais aimé et je lui répondis «». En quittant son domicile, je me sentais faible et lâche.

Quelques années après, ses parents me téléphonèrent et ils me racontèrent que leur fils avait disparu. Moi, de mon côté, je leur racontais l'histoire du livre. Après cela je me mis à la recherche de mon ami. Je me rendis en Allemagne dans des camps secrets d'entraînement et d'embrigadement de jeunes nazis. Après un an de recherche acharnée, je rentrai chez moi.

Quelques années plus tard, je reçus un appel des parents de mon ami qui me dirent que les autorités allemandes avaient retrouvé le corps de leur fils. À ce moment-là, je sentis mon cœur défaillir et je me suis senti lâche de n'avoir rien dit au sujet de ce maudit livre.

Le chronomètre

Nous étions le mardi tant redouté: j'avais une évaluation... de sport. C'était de l'athlétisme. Après l'échauffement, notre professeur nous fit passer un par un par ordre alphabétique. Il nous chronométrait avec son chronomètre jaune fluo. Quand arriva mon tour, je fus saisi de peur. À son «» de départ je suis parti en courant, et à l'arrivée il me dit que c'était très bien mais que son chronomètre avait eu quelques petits soucis de fiabilité... Après ça je me suis mis à aimer son fameux chronomètre.

MARIE

AUTOBIOGRAPHIE EN TROIS TABLEAUX

Les œufs de Pâques

C'était le jour de Pâques. Je venais de me réveiller et j'étais excitée à l'idée de chercher les œufs dans le jardin. Après avoir pris mon petit-déjeuner en quatrième vitesse, j'ai enfilé mes bottes en caoutchouc et je suis partie à la recherche des ces fameux œufs.

«! Ça fait au moins une heure que je cherche et je n'ai rien trouvé. Oh ! Si jamais je les trouve, je les mange tous...

- Tu as raison, je ne les trouve pas non plus, je vais appeler Papa. Chéri, où as-tu mis les chocolats?»

Après nous avoir indiqué les endroits où devaient se trouver les chocolats... ils ne s'y trouvaient plus. Que s'était-il passé ? Nous avons fini pas retrouver les emballages... notre chien était passé par là...

Le cactus

L'histoire du cactus ! Oh oui je m'en souviens. Ça me fait encore mal pour lui quand j'y pense.

Ma mère entend quelqu'un frapper à la porte : «, toc.» Elle ouvre. SURPRISE ! C'est papa qui rentre de voyage avec un gros paquet sous le bras. J'ouvre le paquet et là : un cactus. Sur le moment je suis un peu déçue car je pensais que ce serait un ordinateur ou une gameboy, mais non, . Je prends l'air de celle qui est contente : «c'est génial ! C'est super ! J'en ai tellement rêvé.» Alors je pose le cactus par terre et je pars.

Quelques jours plus tard, je rentre dans le salon où comme d'habitude mon chien a laissé tous ses jouets par terre (peluche, ballon...). Je rentre dans le salon pour dire bonjour à tout le monde et ce qui doit arriver arrive, mon chien glisse sur un de ses jouets et tombe la tête la première dans le cactus.

L'hôpital

Je me rappelle encore quand je suis tombée dans les escaliers.

C'était une journée tout à fait banale, je rentrais de l'école, ma mère m'attendait et j'ai vu un petit chien noir dans ses bras. Je me suis demandée ce qu'il faisait là. C'est là que ma mère m'a dit que c'était le mien ! J'en rêvais depuis si longtemps. Elle était bien là devant moi, cette

petite boule de poils ! J'étais si contente que j'ai voulu le prendre en photo... Et c'est en redescendant l'escalier, sûrement trop vite, avec mon appareil photo, que je me suis retrouvée à l'hôpital... Mais il y a eu plus de peur que de mal. L'infirmière m'a dit qu'il fallait seulement me plâtrer... et que dans quelques semaines, ce ne serait plus qu'un mauvais souvenir...

JEANNE
MINA, AUTOBIOGRAPHIE EN CINQ TABLEAUX

Mina, 5 ans. Le vent.

Je m'envole. Et j'aime ça. Sentir le vent dans mes ailes... Mes ailes ? Quelles ailes ? Je me regarde. Je suis une mouette ! Réveil. Je me redresse. Je suis dans mon lit, je m'étais assoupie. Déception. Ce n'était qu'un rêve. Un coup d'œil à mon réveil m'apprend qu'il est huit heures. Je vais être en retard!

Je saute de mon lit... et me casse la figure. Mes jambes n'ont pas bougé! D'ailleurs, je ne suis pas dans mon lit. Où suis-je? Souvenir. Je me suis cassé les jambes dans cet accident de voiture, il y a un mois. Depuis, je suis à l'hôpital. Je regarde le calendrier en quête de réconfort. Oh! Mais... c'est ce jour là! Les vacances sont commencées, nous partons à la mer. Pendant tout le trajet, je trépigne. Quand arrive-t-on? La question, répétée en boucle depuis le départ, pousse mes parents à bout. Mon père se retourne et me promet un mois sans portable si je ne me tais pas. La menace me cloue les lèvres et je n'ouvre plus la bouche avant l'arrivée, laissant ma sœur recevoir à ma place la punition. Enfin arrivés! Je respire. Je suis vivante, entière. Joie. J'ai peut-être les deux jambes cassées, mais je suis la fille la plus heureuse du monde.

Mina, 6 ans. Le corps de ma mère.

«corps de ta mère est défectueux, son cœur ne marche plus.» C'est ce qu'essaye de me faire croire une infirmière, à l'hôpital.

«maman va guérir, c'est une super héroïne!

- Mais elle peut mourir pendant l'opération, c'est dangereux.

- Mais les super héros ne meurent pas ! Ils sont tous immortels!

- Ta mère n'est pas une héroïne, ce n'est pas un jeu!»

Le visage de l'infirmière se crispe, comme si elle allait me frapper. Soudain, je comprends: ma mère peut mourir. Cette révélation, accompagnée du visage de l'infirmière furieuse, monte jusqu'à mon cerveau. Je deviens alors fontaine: «maman ne peut pas mourir!»

L'infirmière, voyant mon état, s'adoucit enfin et entreprend de me rassurer. Elle a presque réussi à me calmer quand un médecin arrive en courant, l'air catastrophé: «opération est un échec! La patiente est morte!»

Mina, 9 ans et demi. La couette de quand j'étais bébé.

La couette de quand j'étais bébé, je l'ai toujours. D'ailleurs, elle est tellement petite qu'elle est devenue mon doudou. Je lui confie tout. Mais là, j'ai envie de me suicider. On va sauter ensemble, elle et moi. J'ouvre la fenêtre de ma chambre et me mets sur le rebord. Je pense à mes parents. J'aurais voulu leur dire adieu. Je saute. Un cri. Ma sœur. Ma petite sœur. Surprise. Que fait-elle là? Elle est morte dans l'incendie de notre immeuble, qui a fait cinquante morts, dont elle et mon père. Il ne me reste plus que leur souvenir et ma tristesse. Je suis toujours en l'air. Que se passe-t-il? Doudou me tire. Je regarde vers le haut. Ma sœur n'est plus là, mais Maria, la dame de l'orphelinat, me remonte. Mais je ne veux pas remonter! Trop tard, elle m'a déjà attrapé le bras. Déception. Même Doudou me trahit, m'abandonne. Je le déteste. Je déteste le monde entier.

Je m'appelle Mina, 9 ans, et aujourd'hui, la mort n'a pas voulu de moi.

Mina, 10 ans. L'horloge.

Aujourd'hui, à l'orphelinat, c'est mon anniversaire. J'ai 10 ans. Et aujourd'hui, je vais rejoindre mes parents. Mais ils ne veulent peut-être pas de moi. Ils m'ont abandonnée. Et le temps qui passe, qui s'écoule. J'aimerais l'arrêter, puis me recroqueviller dans un coin, seule au monde. Personne ne m'aime. Même Doudou m'a trahie. Maria arrive, le sourire aux lèvres. Elle m'entraîne vers la salle de jeu. Elle l'ouvre en grand. La surprise me coupe le souffle. Derrière elle se trouvent mes amis. Mes amis? Quels amis? Je n'en ai pas! Pourtant, tous les gens qui sont là me sourient, et, à voir leur banderole «anniversaire Mina», ils semblent tous être là pour moi. Il y a Maria, Doudou, mes anciens camarades d'école, et tant d'autres! Ils me tendent un paquet. C'est pour moi? Je l'ouvre fébrilement sous leurs yeux curieux. Une horloge! Cassée, qui plus est. J'affiche une moue curieuse, tandis que je cherche la raison de ce cadeau. Souvenir: «voudrais arrêter le temps».

Un sentiment oublié me submerge, un sentiment oublié depuis... non! Ne pas penser à ça maintenant! Le nom me revient lentement. Ce sentiment, c'est de la Joie!

Je sens le vent sur mon visage.

La photo

En allant me coucher, je remarque une photo sur mon lit. Je la prends, l'examine. Soudain, mon cœur s'arrête de battre. Cette photo... je la connais! Je me rappelle à temps comment respirer en voyant des papillons noirs voler devant mes yeux. Cette photo, je revois encore mon père la prendre, encouragé par ma sœur. Ma mère était endormie. Il faut dire que maman n'aime... n'aimait pas qu'on la prenne en photo. Maman... Je me roule en boule sur le lit en serrant la photo... ma photo. Mon visage baigné de larmes mouille l'image. Vite! Un mouchoir! Ne pas l'abîmer... c'est la dernière qui me reste, mon père les a toutes brûlées. Qui l'a trouvée, qui me l'a

donnée? Maria, qui venait me border, sent tout de suite que quelque chose ne va pas. Elle me prend dans ses bras, me console, et, petit à petit, mes sanglots s'apaisent. Je ne suis ni triste, ni heureuse, je suis juste moi, Mina, 10 ans, enfant sans parents.

JUDITH
PHENIXIA, AUTOBIOGRAPHIE EN CINQ TABLEAUX

Frédérique

J'ai six ans, peut-être sept. Ou bien quatre-vingt-sept. Je marche lentement jusqu'au lit où est assise ma sœur qui, le regard brillant, tient des feuilles de papier à la main.

Frédérique.

Le nom vole autour de moi sans que je ne puisse le comprendre. Il se pose enfin sur mon cœur pour s'y ancrer au moment où ma sœur me fait vivre son histoire.

Je la vois manger du gâteau, je la sens s'endormir au son de la voiture de son marchand de sable. Elle se réveille le lendemain. Son marchand de sable est là. Je le vois, il est ici, devant moi. Je l'entends lui raconter l'histoire des vampires.

- Et les fées, existent-elles ? Demandais-je avec une voix de petite fille.

- Qu'en penses-tu ?

Le marchand de sable ne répond pas aux questions. Je le sais, comme je l'ai toujours su. Je hausse les épaules.

- Elles existent si je pense qu'elles existent, or je pense qu'elles existent.

Mon marchand de sable sourit. Il sourit toujours quand il m'emmène.

Maman me ramène de l'école puis repart. Elle va au club de jardinage, me laissant seule avec la part de gâteau que j'ai épargnée ce matin.

- Rends-le moi ! Il est à moi !

La voix enfantine a surgi dans mon esprit, me guidant jusqu'au gros chêne dans le jardin.

- Non ! Je l'ai vu la première !

Je reste pantelante. Deux fées de la taille d'un avant-bras se disputent.

- Qui êtes vous ?

- Je suis Anastasia. Mais tu peux m'appeler Stasie, me dit la rousse.

- Et toi ?

- Je...

L'univers disparaît. Je me réveille en sursaut. Ma sœur a fini de lire. L'histoire est terminée pour le moment. Mais en moi, elle ne fait que commencer. J'ai six ans, peut-être sept. Ou bien quatre-vingt-sept... les larmes coulent sur mes joues.

La tapisserie de la licorne

Je frissonne. Je ne sais pas exactement de quoi. De joie ? De peur ? De tristesse ? D'admiration ?

De tristesse je crois. Quand je vois cette tapisserie, cette licorne sur fond noir, ses fleurs rouges et bleues, je pense à elle et je me dis «gâchis». Est-ce cela, la vie ? Je détourne le regard, les larmes aux yeux, et claudique un peu plus loin dans la salle. J'ai six ans, peut-être sept. Ou bien quatre-vingt-sept. Cela n'a pas d'importance. Car ça ne vaut rien. Tout est emporté, comme un fétu de paille dans le vent. Ça ne vaut rien.

Les yeux noirs de la licorne me fixent sévèrement. Je regarde à nouveau les fleurs, puis la crinière et enfin la corne.

Ses yeux pétillent de joie. Car maintenant j'ai compris.

Oui, ça en vaut la peine puisque maintenant la licorne veille sur moi.

Le papier

Je tiens le papier dans ma main, sans oser le déplier. Je regarde d'ailleurs au fond du salon, comme si c'était au dessus de mes forces de simplement le regarder. Je ne veux pas le déplier.

Voilà deux mois que j'attends la réponse. Je veux simplement savoir si c'est «>» ou «<». Deux mois à être soit terriblement pessimiste, soit joyeuse et optimiste.

Trois lettres. Trois lettres peuvent décider d'un futur obscur ou d'un futur ensoleillé de bonheur, d'un rire ou d'un sanglot.

Trois lettres à l'encre rouge.

Le papier est plié en deux sur la table, très légèrement froissé. Je ne sais pas quoi faire. Et puis il glisse sa main dans la mienne. Je hoche doucement la tête.

Trois lettres.

Mais mains dépliant la lettre. Elles tremblent.

Trois lettres.

C'est drôle comme un simple «>» peut faire si mal.

Donner si froid.

Le mariage

C'était un mardi, un mardi pluvieux, le seizième du mois. La professeur de maths puis la

professeur d'histoire m'avaient noyée sous une avalanche de devoirs. Je n'avais eu le temps que de paraître abasourdie, sans pouvoir faire exploser la colère qui naissait et grandissait tout à coup en moi. Voilà pourquoi je me rangeais en salle d'Art plastique sous une pluie aussi maussade que moi. Environ cinq minutes après la sonnerie, le professeur vint nous chercher. Petit, maigre, le monocle vissé sur un œil fou, il avait tout du professeur de chimie brillant mais complètement inconscient. Je m'assis à ma place, croisai mes bras sur la table, posai ma tête sur mes bras, et attendis que notre professeur donne le sujet du cours...

Cinquante-six regards ébahis se tournèrent vers lui.

- Le mariage.

- Mais monsieur, protesta Éliisa, la meilleure de la classe, en quoi cela concerne-t-il les arts plastiques?

D'un geste de la main, le professeur balaya tout commentaire. J'admirais sa superbe. Mais au fond de moi, j'étais très étonnée : en quoi le mariage pouvait-il avoir quelque chose à voir avec les arts plastiques ?

Le professeur prit un panneau, et le fixa au plafond à l'aide d'un crochet. Puis il s'écarta pour nous laisser voir.

Waouh !

À quatre-vingt-sept ans, ce spectacle n'émeut plus. Mais à six ou sept ans, il émerveille. Le jaune et le vermillon se mêlaient pour former de l'orange, le jaune et le bleu se fondaient dans un vert profond, et le noir et le blanc se mariaient, donnant un gris parfait...

Je comprenais enfin.

Le professeur fit tourner le panneau.

Des couleurs volent autour de moi, elles scintillent, brillent et dansent.

J'ai quatre-vingt-sept ans, et mes yeux sont plein d'étoiles.

La photo

Ça se passe en août, le 16 précisément. Je reviens d'un voyage en Afrique qui a duré cinq semaines, et pendant lequel je n'ai eu de nouvelles ni de ma famille ni de mes amis. En rentrant, j'achète un journal, goûtant la pluie fraîche sur mon visage comme un chat la caresse du soleil. Je survole des yeux l'article parlant du nouveau président, m'arrête sur celui évoquant la disparition des ours blanc, lit attentivement le carnet. Deux rubriques annoncent la naissance d'un bébé, une autre celle d'une femme qui atteint sa majorité, une autre encore celle d'un décès mystérieux survenu à Marseille.

Je ne prête pas attention aux photos de bébés - observer un nourrisson n'est pas passionnant, mais je regarde la femme. Les cheveux blonds et courts, des yeux verts et brillants,

elle tient un bouquet de jasmins à la main. Je m'apprête à tourner la page quand mon regard est attiré par la rubrique «Événements à Paris». En gros est affichée la photo d'une femme, allongée sur un grand lit. Une couverture recouvre son visage mais dissimule mal son jeune âge : vingt ans, vingt-cinq tout au plus. Des longs cheveux noirs en auréole encadrent sa tête dissimulée. Le titre de l'article est «à Paris, à Paris la mort».

La pluie dans mes cheveux, si agréable tout à l'heure, à dilué l'encre et je ne parviens à lire que la moitié des mots.

«...décédée...voisine...police. Les enquêteurs se rendent au domicile Mardi...Jeune.....étendue sur son lit... Morte.»

Je hausse les épaules et continue mon chemin. En arrivant chez moi, je constate avec surprise que la porte n'est pas fermée à clef. Ma sœur m'avait prévenue qu'elle rentrerait tôt de son travail -en tout cas avant moi- mais d'ordinaire, elle verrouille toujours la porte pour jouer à l'ordinateur tranquillement. J'entre, je fais trois pas. Ça sent la poussière. Une bulle de vide se crée dans mon ventre.

Vide.

La maison est complètement vide, vidée de sa vie, de ses meubles. Je m'effondre sur le sol, en regardant le journal. J'ai compris maintenant. C'est ma sœur. La photo représente ma sœur, morte il y a deux jours, le mardi quatorze.

La photo dans le journal que je tiens toujours à la main me brûle les yeux. Je me lève soudain, et jette la photo. Elle avait vingt deux ans et s'était fiancée il y a deux mois.

J'ai quatre-vingt-sept ans, je m'assieds par terre, et je ferme les yeux.

- J'arrive...

JEAN-ÉRIC BAROU
MA PART DE RÊVE
AUTOBIOGRAPHIE EN CINQ TABLEAUX

L'Île-de-France

J'ai traversé l'Île-de-France jeune. J'y suis revenu m'installer plus tard, étranger sur une île inconnue. L'Île-de-France c'est du rêve à l'état pur. Déjà le nom. Où est la terre ? Où est l'eau ?

Le train à trop grande vitesse

Le TGV est un train à grande vitesse qui n'a pas toujours existé. Dans les années 1980 il a bouleversé notre rapport à l'espace comme l'ordinateur notre rapport à l'écriture. Trains à vapeur ou machines à écrire, vieilles mécaniques à la beauté pratique qui sont aujourd'hui remisées. J'ai pris le TGV et l'ordinateur comme tout le monde, pour gagner du temps et en efficacité. C'était du moins ce que l'on nous disait. Mais entre Lyon et Paris, là où j'avais avant toute une nuit pour rêver à ce j'allais faire en descendant du train ou le dernier mot tapé, j'arrivais presque avant d'être parti.

Frédérique 1

Frédérique, je l'ai tout de suite détestée quand des amis me l'on présentée à Paris. J'aurais pourtant pu fantasmer sur elle à partir de ce prénom féminin que j'entendais pour la première fois. Mais non un prénom pareil ce n'était vraiment pas possible. Et j'ai mis toute ma mauvaise volonté à la détester. Devant les autres même en prononçant son prénom qui ne me revenait pas comme la tête de quelqu'un peut ne pas vous revenir. Sans raison apparente. Juste un sentiment. Et un vieux souvenir enfoui.

En fait il y avait deux Frédéric. J'ai connu un Frédéric et une Frédérique il y a maintenant trente ans ... Lyon. Lui ,tait doux et intelligent, elle ,tait sèche et insensible mais jolie et myst,rieuse. Lui ,tait mon ami et j'avais ,t, attir, par elle lorsque je l'avais rencontr,e par hasard lors d'un mariage. Nous avions commenc, ... sortir ensemble mais lui m'avait trahi avec ses airs de ne pas y toucher et avait tout fait pour la s,duire. S'en ,tait suivi une crise lorsqu'elle m'avait quitté, pour lui quand je pensais qu'elle m',tait acquise pour la vie. Nous ne nous ,tions jamais plus revus et je les avais oubli,s. Jusqu'... ce jour.

Frédérique 2

Dans mon souvenir elle était assise sur une chaise avec sa robe longue qui retombait de

chaque côté. On ne voyait plus de la chaise que deux pieds et le dossier, fins et élégants, dorés. C'est cette chaise trop fragile finalement qui l'a fait tomber dans mes bras quand je passais à son niveau, trop intimidé comme tous les amoureux pour l'aborder. Piquée par endroits par les vers, elle se cassa en effet lorsque Frédérique fit un mouvement brusque pour éviter un ballon qui traversait la salle de bal poursuivi par un enfant. Je n'ai plus eu qu'à me baisser pour la ramasser.

Frédérique et son secret

Me baisser pour ramasser la photographie qui était tombée de sa poche et que je cachais vivement dans la mienne sans qu'elle s'en aperçoive. Puis je l'aidais à se relever en la tenant par le bras.

Plus tard lorsque je me retrouvais seul dans ma chambre à Lyon j'eus tout le loisir de regarder la photographie de Frédérique. Elle était rouge. D'un rouge fluorescent que semblait une imprégnation de la lumière violente et enivrante, artificielle de la salle de bal. La couleur inondait l'escalier d'un hall d'entrée et le carrelage blanc et noir, faisant se détacher dans l'encadrement en bois de la porte la silhouette fragile de Frédérique, floue mais bien reconnaissable, et qui semblait vouloir entrer. Cet endroit m'était bien connu et tout de suite je vis là un secret qui devait me permettre de revoir Frédérique et me l'aliéner.

NATACHA SIMARD
MARCHITA, AUTOBIOGRAPHIE EN QUATRE TABLEAUX

Le Papier

Je ne sais quand m'est venue l'envie de collectionner. Les japonais rapportés de Palaces par Maman. Les cartes de restaurants du monde entier, les sacs de magasins chics aux adresses exotiques. Petit bouts de paradis. La correspondance pendant la guerre entre deux amoureux du marché aux timbres. Les tickets de restau des grands jours, les billets de spectacles, coupures de presse , photos de publicités, cartes postales du marchand de la rue Gay Lussac

Les papiers cadeaux, à lettre, la première bague en papier, les listes de noms, les timbres estampillés, et puis mes tables de multiplication. Ce petit carré vert qu'il fallait connaître par coeur pour pouvoir recevoir la précieuse pochette en plastique. Ca doit être ça le début... J'ai mis du temps à l'avoir et j'ai envié les autres , sages et disciplinés, avec leurs pochettes lisses et odorantes et moi et mon petit carré froissé.

La voix de l'autre

Très tôt j'ai cessé de parler et me suis volontairement emprisonnée dans un ensemble de phrases de pensées toutes faites, gardant en moi mes propres mots.

J'ai peu à peu oublié leur couleur et leur saveur. Voilà l'une de mes quêtes, retrouver le fil de ma voix.

La Nature

Je me souviens du nom d'un médicament à base de plantes que prenait mon père deux fois par an sans être malade, mais me disait-il c'était une tradition.

L'aspect: un liquide jaune-vert, gazeux, dans une bouteille à soda transparente avec le traditionnel bouchon décapsulable. J'en avais très envie mais interdit avant 18 ans. Ca s'appelait une «limonette» comme limonade,sauf que c'était une purge.

Mais pourquoi mon père en avait-il besoin alors qu'il n'était pas malade ?

A 18 ans, j'ai fièrement demandé au pharmacien une «limonette». Rentrée, j'ai décapsulé la petite bouteille, et ai avalé d'un trait, sans respirer comme papa, j'étais devenue une grande. Puis j'ai failli vomir avant de sentir le liquide me vriller le ventre.

Intense et horrible sensation continue de nausée. Je me suis vidée, entre plusieurs spasmes qui de l'intestin jusqu'au cœur, des palpitations et des sueurs froides. Je ne pensais pas pouvoir

contenir autant de liquide.

Château rouge

Je travaille à la Poste, rue Ordener, Paris XVIIIe. Le côté des petits poulbots et des touristes de Montmartre.

Au mois d'août au guichet je m'ennuie. Il n'y a que les petits vieux aux heures de pointe, parce qu'eux aussi ils s'ennuient, et les touristes qui m'enseignent comment dire «timbre» dans leur langue d'origine.

Je lis aussi leurs cartes postales, ça me change les idées.

A la fermeture je change de rive, je prends le métro à château rouge. Le 18 ardent. A cette heure là dans les wagons, ce sont les odeurs fortes, de sueur et d'épices. Les corps collants, les peaux moites, les voix et les rires chauds.

L'âme ardente du château contraste avec le sacré coeur de Jésus.

Imprimé par le Collège Maurice Ravel
Montfort-l'Âmaury
Juin 2012

Maquette : Jean-Éric Barou

Atelier d'écriture mené dans le cadre de l'Accompagnement éducatif grâce
au soutien financier de la Délégation académique à l'action culturelle du
Rectorat de Versailles et du Conseil général des Yvelines